

Observatoires de biodiversité (4)

Qu'est-ce que Vigie-Nature ?

Question-clé à Grégoire Loïs,
Directeur adjoint de Vigie-Nature, MNHN
(<https://vimeo.com/357883845>)

Exposé transcrit et édité par Anne Teyssèdre, 2019

Vigie-Nature, c'est une sorte de label ; c'est une labellisation qu'on a créée pour regrouper les programmes de sciences participatives du Muséum (MNHN), qu'ils soient pour le grand public, pour des publics spécialisés comme les agriculteurs ou les gestionnaires d'espaces verts, ou pour les naturalistes - les « sachants » de la nature. On a créé 17 programmes de sciences participatives à ce jour (octobre 2018), qui sont regroupés sous ce label et qui sont pilotés par le laboratoire d'écologie (Centre d'Ecologie et Sciences de la Conservation, CESCO) du Muséum National d'Histoire Naturelle et, pour chacun de ces programmes par une structure extérieure, qui est en général une association, ou un groupement, qui finalement copilote, co-conçoit, co-anime ces programmes de sciences participatives.

Alors, Vigie-Nature... Le label n'existait pas à l'époque, mais les activités qui ont plus tard été regroupées sous le nom de Vigie-Nature ont démarré en 1989, avec le Suivi Temporel des Oiseaux Communs (STOC). Le CRBPO –Centre de Recherches sur la Biologie des Populations d'Oiseaux- qui coordonnait le baguage des oiseaux en France, s'est appuyé sur son réseau de bagueurs et d'ornithologues experts pour lancer des points d'écoute. Il s'agit de dénombrement, par identification au chant des oiseaux – là on entend un troglodyte, par exemple- afin d'estimer et suivre les populations.

Du coup, dix ans après le lancement du Suivi Temporel des Oiseaux Communs (STOC), il y a l'arrivée au laboratoire d'un biologiste de la conservation, un écologue, et c'est peut-être ça qui a orienté le fait que, plutôt que faire de la dynamique des populations, on s'est orienté à voir quelle était la question environnementale qu'il y avait derrière ça.

Donc c'est l'arrivée de Denis Couvet, recruté comme Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle en 1998, qui rapidement constitue une équipe de jeunes chercheurs (qui sortent de leurs post-docs) pour relancer et s'occuper de ces suivis, naturalistes à l'origine. C'est l'arrivée de Romain Julliard, puis de Frédéric Jiguet, pour relancer, animer – on s'aperçoit qu'il y a un coût à animer- ces programmes de sciences participatives. Ce n'est pas 'implicite', c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de proposer un protocole intelligent à une communauté de participants naturalistes pour qu'ils s'en emparent. Il faut évidemment convaincre, il faut faire la preuve par exemple, etc. Donc cela a un coût assez élevé.

Et du coup, on arrive en 2010 avec des programmes naturalistes qui portent évidemment, sur les oiseaux, sur les plantes, sur les papillons ; assez rapidement après il y a eu les libellules, les chauves-souris... Et puis des programmes plus grand public, qui concernent des « taxons simplifiés », c'est-à-dire qu'on regroupe des espèces entre elles – alors ça c'est extrêmement choquant à l'époque pour les naturalistes, évidemment, parce qu'ils ont comme disait Darwin une vision un peu bigote de l'espèce, donc un groupe comme ça c'est un peu compliqué... Mais en tout cas on demande au grand public de s'intéresser aux communautés de papillons, aux communautés d'escargots, et puis rapidement, en 2010 aussi, aux communautés d'insectes pollinisateurs – d'insectes qui sont actifs sur des fleurs, soit en train de recueillir du pollen ou du nectar, soit en train de capturer (« prédateur ») d'autres insectes.

A chaque fois, ce qui conduit et qui contraint complètement l'émergence d'un programme, c'est sa faisabilité ; d'où ces deux questions :

- Est-ce qu'il y a un réseau de participants potentiel ? (Même s'il n'est pas encore existant, y a-t-il au moins un réseau potentiel d'observateurs ?)
- Est-ce que c'est observable ? (On ne va pas demander à des gens non spécialistes de filtrer du sol pour regarder les nématodes ; il faut individualiser des taxons qui soient appréhendables par les participants.)

On pourra rechercher les nématodes si on trouve des techniques de coloration ou de filtration, ou je ne sais pas, mais en tout cas : est-ce que c'est observable, est-ce qu'il y a un réseau potentiel d'observateurs ?

Et puis finalement la contrainte du savoir prérequis -c'est-à-dire de s'adresser à une communauté de naturalistes- finit par tomber. C'est-à-dire qu'on se dit : « Finalement, il y a pas mal d'éléments de la biodiversité pour lesquels on pourrait demander aux gens qui ont un jardin -par exemple un jardin potager-, qui y passent pas mal de temps, en taillent la haie, tondent la pelouse, etc., s'ils voient beaucoup de choses dans ce jardin ». Finalement, ces données là sont des données qu'on pourrait standardiser. Donc on contraint la nature de la collecte, les conditions de la collecte, et comme ça on recueille des données qui sont comparables de point en point dans l'espace et dans le temps.

[Vidéo et texte en ligne sur le site Nexus vidéos-clés :](#)

<https://www.su-ite.eu/nexus-videos-cles/plan/>

Coproduction CIRED / SU-ITE / IPSL, 2019